

## Langue et littérature françaises du Moyen Age

M. Félix LECOY,

membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres),  
professeur

Nos leçons du *mardi* ont été consacrées à un inventaire et au début d'une étude consacrée au roman en prose du xv<sup>e</sup> siècle. C'est un domaine quelque peu négligé, en dépit de son intérêt, les œuvres de premier plan y étant (il faut le reconnaître) assez clairsemées. Il valait toutefois la peine de s'attaquer au sujet, une fois au moins, dans son ensemble, avec l'intention de ne négliger aucun titre (du moins, autant que faire se peut). Ce programme, inutile de le dire, ne saurait être réalisé en une année, et le cours sera continué. Nous avons, en un premier temps, écarté de notre plan les recueils de contes ou les œuvres d'arrière-pensée satirique ou morale (les *Cent nouvelles nouvelles* ou les *Quinze joies de mariage*, par exemple). Le gros de nos exposés a été occupé, cette année, par l'examen du *Petit Jehan de Saintré* d'Antoine de la Sale, texte sur lequel une édition récente attirait plus particulièrement l'attention. Ce roman, dont les qualités et l'agrément ne sont plus à découvrir, reste d'une interprétation délicate et incertaine ; la constitution du texte même soulève un problème difficile et d'intérêt tout à fait général. Ce problème, nous l'avons assez longuement discuté, car nous ne partageons pas tout à fait les vues et la position des derniers éditeurs, et les résultats — ou plutôt les éléments — de cette discussion seront communiqués ailleurs, l'exposé exigeant d'assez longs développements. De même, pour l'interprétation et le sens de l'œuvre, il nous a semblé que l'opinion généralement admise et qui voit dans Jehan de Saintré un amoureux sans reproche, dans la Dame des Belles Cousines une coupable sans excuse, avait sans doute besoin d'être nuancée. La question, au reste, ne peut être posée en termes clairs, car il est incontestable que le roman est assez mal équilibré et manque, en un sens, d'unité de ton. Mais peut-être n'y a-t-il là qu'une certaine faiblesse dans la technique romanesque, une certaine incapacité — une certaine indifférence aussi — à marquer ou à ménager les passages. L'art de la composition n'était pas de toutes façons le point fort de l'auteur. Toutefois, si le caractère du jeune homme est sans mystère — et d'ailleurs quelque peu simplet — celui de la dame est infiniment plus délicat et plus subtil. Il manifeste, en tout cas, une progression, un développement qui fait de l'héroïne un personnage à la fois plus vivant, plus vrai et sans doute plus attachant que son partenaire. La relative ambiguïté que l'auteur a laissé peser sur les relations de la Dame des Belles Cousines avec son jeune amoureux, en particulier, pourrait bien être un élément important du récit, dans son ensemble, et fournir la clé de la situation finale, en opposition si marquée avec les conditions du début. Il paraît impossible, en tout cas, que l'odieux de

la conduite du jeune chevalier, lors du dénouement, n'ait pas frappé même les lecteurs du temps, quels qu'aient pu être leurs préjugés en faveur des règles impératives de l'amour dit courtois ; et cet odieux ne pouvait tourner qu'au profit de la dame. Et on en vient ainsi à se demander si Antoine de la Sale n'a pas joué en quelque sorte sur deux plans, avec quelque maladresse peut-être, peut-être même quelque incertitude dans son propre jugement.

Pour compléter l'image d'Antoine de la Sale narrateur, nous avons également dit quelques mots de son *Paradis de la reine Sibylle*, récit de voyage du plus haut intérêt par la précision et le pittoresque de l'information, par le caractère tout à fait moderne de la curiosité et du regard.

Après Antoine de la Sale, il était tout indiqué de consacrer quelques considérations à une œuvre très courte, sortie de la plume de l'un de ses familiers, Rasse de Brunhamel. Il s'agit du conte de *Floridan et Elvide*, adaptation française d'une lettre latine de Nicolas de Clamanges, laquelle se présente comme la narration d'un fait divers tragique contemporain, qui se serait déroulé dans les environs de Nancy. Le conte — et l'aventure qui en forme la matière — a frappé les imaginations : après Nicolas de Clamanges et Rasse de Brunhamel, le récit réapparaît dans les *Cent nouvelles nouvelles* et chez le conteur italien Masuccio. Nous avons eu la bonne fortune de retrouver une nouvelle version du même récit, jusqu'ici non signalée, dans les *Facétieuses journées* de Gabriel Chappuys, parues à Paris en 1584.

Nous n'avons que quelques mots à dire d'un roman récemment publié, bien qu'on en connût l'existence depuis longtemps, *Le livre du roy Rambaut de Frise* : il s'agit d'une œuvre extrêmement banale d'invention et médiocre d'exécution, mais dont les arrière-pensées de complaisance ou de flatterie dynastique semblent assez claires.

Le roman de *Paris et Vienne*, par contre, le dernier des textes que nous avons pu examiner, est du plus haut intérêt. D'abord par le succès prodigieux qu'il a connu dans tous les pays européens, sous forme de traductions, et cela jusqu'en plein xvii<sup>e</sup> siècle, mais aussi par sa valeur propre, qui, à notre avis, a été souvent mésestimée. C'est de plus un roman rédigé en Provence, par un Marseillais, directement en français selon toute vraisemblance, et, par ce seul fait, il mériterait l'attention. L'intrigue en est à la fois simple et banale : il s'agit des amours contrariées, mais inébranlables et finalement heureuses, d'une jeune fille de haut rang et d'un chevalier de naissance plus modeste. Mais la qualité du style, à la fois ferme, clair, rapide (malgré une certaine emphase à l'occasion), le caractère attachant et bien dessiné de l'héroïne (en dépit d'un certain poncif dans la conception), une touche de baroque avant la lettre dans l'invention de quelques épisodes, tout cela justifie amplement et explique l'intérêt que des générations de lecteurs ont pris à la lecture de ce roman, et doit en rendre la lecture agréable, aujourd'hui encore.

Nos leçons du *jeudi* ont été consacrées à un sujet qui nous a déjà plusieurs fois occupé : il s'agit des contes pieux dans la littérature française du

xiii<sup>e</sup> siècle, et, plus particulièrement, des soixante quatorze contes ou miracles qui composent le vaste recueil intitulé la *Vie des Pères*. Depuis plusieurs années, le professeur prépare une édition de ce texte fort long et que nous a conservé une cinquantaine de manuscrits (ou fragments de manuscrits). Cette édition doit être accompagnée d'une étude des thèmes et motifs utilisés par l'auteur. Nos leçons sont une reprise d'ensemble et un complément aux résultats partiels déjà obtenus par nos enquêtes. Elles n'ont pu porter que sur les onzes premiers contes. Le sujet sera continué l'an prochain.

#### PUBLICATIONS

— *Notes de lexicographie française (Mélanges de linguistique et de philologie romanes offerts à Mgr Gardette, Strasbourg, 1966, p. 285-291).*

— *Un nouvel exemple d'anc. fr. fure, lat. fuerat (Romania, t. 87, 1966, p. 413-414).*

— Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le roman de la rose*, tome II, Paris, 1966 (Classiques français du moyen âge 95, XLII, 303 pages in-12°).

Le professeur a été élu membre de l'*Académie des Inscriptions et Belles Lettres* le 2 décembre 1966, et membre de la commission de l'*Histoire littéraire de la France* de la même Académie le 21 avril 1967. Il a été nommé vice-président de la section de philologie et d'histoire du *Comité des Travaux historiques et scientifiques*. Il a présidé, en compagnie de Mgr Gardette, un *Colloque international sur les dialectes gallo-romans*, organisé par la Faculté des Lettres de Strasbourg du 22 au 26 mai 1967.

Il a assumé, comme les années précédentes, la direction de la revue *Romania*, de la *Collection des classiques français du moyen âge* et de l'*Inventaire de la langue française*.